

***LES RÉCITS DE LA RÉSURRECTION***

*Centre Sèvres, 35, rue de Sèvres - 75006 Paris*

1981

CETTE PLAQUETTE CONTIENT :

1° Les recensions des cinq émissions sur les Récits de la Résurrection. Ces émissions ont été réalisées par MICHEL FARIN pour le magazine du *Jour du Seigneur*.\*

- MARIE	page 3
- MARIE-MADELEINE	11
- PIERRE	19
- CLÉOPHAS	27
- LE SERVITEUR	37

2° Des articles de présentation :

- Pâques à la télévision	47
- La mort et la Résurrection de Jésus : notre foi à l'épreuve	49

Des articles de réflexion :

- MARIE, écrit par Jacques Guillet	51
- LE PARDON, COURONNE D'AMOUR ET DE TENDRESSE, écrit par Denis Vasse	53

---

\* 121, Avenue de Villiers, 75017 PARIS. Tel. 766.01.08

## LE PARDON, COURONNE D'AMOUR ET DE TENDRESSE

» Bénis le Seigneur, ô mon âme !  
Car il pardonne toutes tes offenses  
et te guérit de toute maladie ;  
il réclame ta vie à la tombe  
et te couronne d'amour et de tendresse.»

Ps. 102

Il est difficile de parler du pardon et, plus encore sans doute, d'en écrire.

Car il ne s'argumente pas, il ne se déduit d'aucun raisonnement logique.

Il n'a aucune raison, même pas celle d'aller contre la raison.

Et, s'il obéit à l'amour, il n'implique jamais l'abolition de la loi, au contraire il en révèle la pédagogie.

Le pardon révèle au grand jour le mouvement intime du cœur. Il fait revenir l'homme dans la demeure où il était appelé à vivre avec les autres et dont il s'était exclu par sa faute « pour jouir de la part de fortune qui légitimement lui revenait ». Le mouvement qui nous fait rentrer en nous-mêmes, réhabiter la maison de nos frères, redevenir sujet de la loi dans un peuple, est le mouvement de la vie qui ne cesse de se donner et dont notre génération d'homme et de fils dépend.

C'est pourquoi le père qui pardonne à son fils, enfante à nouveau pour la première fois : *il pardonne son fils*. Il lui donne la vie jusqu'au bout.

Ne pas confesser que nous recevons la vie comme un don et prétendre qu'elle nous est légitimement due du moment qu'elle nous a été donnée une fois, ces deux attitudes se conjuguent dans l'orgueil qui trouble le rapport du fils au père et de l'homme à Dieu. Le sens de la génération se trouve dévoyé. La chair, complice de son propre reflet, en pervertit la loi.

### COMME AU PREMIER JOUR

Sur le chemin de ce dévoiement et de cette perversion, l'homme est rejoint en son corps et en son cœur par la parole qui le redonne à lui-même, en le faisant retourner à nouveau dans la demeure de son Dieu et de son Père. Comme au premier jour. La lumière du pardon est toujours celle du premier jour.

Ce jour où l'on reçoit la vie et où la vie se donne au jour est un jour de naissance. Cette « naissance d'en haut » nous fait aspirer à nouveau à rentrer en nous-mêmes, dans un Corps né de l'eau et de l'Esprit, dans une chair virginale, non dévoyée. « A moins de naître d'en haut, nul ne peut entrer au Royaume des Cieux ».

La reconnaissance du don premier de la Vie dans nos vies inscrit dans nos histoires la trace d'une *altérité* - celle de Dieu - qui est la vérité de notre *identité*. A chaque fois et toujours pour la première fois, le pardon nous dégage du processus mortel de la répétition qui nous fait chercher dans l'image de nous-mêmes l'origine de nos existences : il nous libère de la prétention narcissique à nous faire vivre par nous-mêmes et nous fait re-poser dans l'absolu désir du Tout Autre.

Le pardon manifeste la vérité du don.

La vie donnée par Dieu n'est ni reprise, ni échangée.

Acte créateur de Dieu, la Parole de Dieu est Dieu lui-même se donnant dans un Corps, celui du Fils, dont tous les autres corps dévoyés et pardonnés, témoignent comme étant l'Homme unique, voulu par Dieu.

Le pardon dit et redit, jusqu'à soixante dix fois sept fois, que le corps de l'homme vivant est un don et qu'en lui se séparent et se rencontrent, se distinguent et s'unissent celui qui reçoit et celui qui donne. Dans l'acte de la présence, ils se reconnaissent comme demeurant l'un avec l'autre, sans confusion ni exclusion, sans orgueil ni jalousie.

Cette Demeure de l'Amour, le vrai Corps auquel la chair et l'esprit aspirent n'est autre que l'Esprit qui prend Corps, la Chair ressuscitée, pardonnée.

Le pardon est l'Esprit de Dieu en acte : il rétablit la chair dévoyée du Fils dans la vérité virginale du désir.

Le pardon ne se justifie pas, comme on le croit souvent, par la perspective qu'ouvre la ferme intention. Pourquoi les bonnes intentions et les résolutions obsessionnellement reprises forment-elles le pavement de l'enfer ? C'est justement qu'à s'appuyer sur elles, on évite subtilement d'avoir à 'demander' à l'autre - d'avoir à demander à Dieu - ce que nous croyons pouvoir obtenir par la vertu de nos propres forces : une vie 'rétro-activement' impeccable qui satisfasse à la Loi et qu'éventuellement nous pourrions offrir à Dieu en nous l'offrant... Alors Dieu devient, sans que nous le sachions, la parfaite image de nous-mêmes, le dieu parfaitement imaginaire, incapable à notre image, de pardon.

Le pardon perfore toutes les murailles imaginaires. Il est l'arme qui touche au cœur, le pardon est la vengeance de l'amour le plus grand. « Donner sa vie pour ses amis », et non pour les images qu'on en a et qui ne sont jamais que la projection multiforme de la nôtre, n'est-ce pas la seule manière d'aimer vraiment ?

L'amour et le don de la vie sont un seul et même acte. Donner la vie sans repentance, c'est aimer comme Dieu aime.

Mais comment 'sait-on' qu'en nous, par nous et entre nous la vie se donne sans repentance ?

A ceci que là où il y a parole de Dieu, le don de la vie n'a cessé ou ne cesse - jusqu'à la mort - d'être signifié dans le pardon. L'amour le plus grand se révèle là où aucune faute, et donc aucune loi, ne peut en venir à bout. Quand bien même une faute devrait entraîner, selon la loi, la condamnation et le rejet. Encore faut-il, pour que nous accédions à la reconnaissance de l'Autre dans le don, que nous ne nous fuyions pas nous-mêmes, que nous fassions retour en nous-mêmes et que nous y demeurions dans l'attente de la parole qui nous nomme en vérité et qui nous détourne de la fascination de l'image sans vie que nous nous faisons de nous-mêmes.



Le pardon n'est pas un truc ou un moyen utilisable à merci.

Il ne se reçoit que dans le dévoilement de l'orgueil jaloux qui, selon la Loi, aurait dû nous faire mourir. Que nous vivions d'amour, que nous vivions encore de désir là où nous aurions dû mourir de honte ou de colère meurtrière, que nous soyons appelés à vivre dans un corps de chair et de relations là où nous aurions dû mourir de mépris et d'abandon, que nous naissions malgré le risque constant et majeur d'être avorté, tels sont les effets auxquels on reconnaît le pardon. Au seuil où s'ouvrent les bras de l'amour, l'homme peut contempler les griffes de la mort à laquelle il vient d'échapper. Et il découvre qu'il n'accède à cette contemplation de Dieu, que dans la Parole qui le nomme.

Sans la lumière de la parole qui nous vient des autres, mais qui sourd aussi en nous, la connaissance de nous-mêmes, ce que nous en imaginons devient d'autant plus redoutable, infernal même, qu'elle est plus exacte. La lucidité sur soi, la lucidité sans amour et sans autre est le plus beau fleuron d'une perversité où sous couvert de 'vérité', la fascination de la mort gagne. La connaissance de soi sans pardon est celle même qui conduit Judas au suicide. Faute de rester en lui-même, de rentrer en lui-même pour y attendre le pardon, il fuit la compagnie de ses amis, celle de ses juges, il se déleste de l'argent brûlant, il fuit son corps : il en confisque le souffle et il éclate par le milieu. La fascination par la mort est l'autre face du *refus du pardon*, l'autre face de l'orgueil : elle fait sortir du corps, du seul lieu où la parole de l'amour qui donne la vie et qui la redonne peut nous atteindre. Encore faut-il que nous y demeurions dans l'attente et dans la demande. « Demandez et vous recevrez ».

#### MARIE, LE PARDON DE LA GÉNÉRATION

Le pardon ne se reçoit que là où la vie se donne, à nouveau, pour la première fois : dans l'amour. Un des premiers effets du pardon réside dans la découverte au cœur de notre cœur du refus subtil et vrillant de l'amour, du refus de ce qui vit en nous ou entre nous, du refus du don de la vie qui nous est fait, du refus de la génération du corps en tant qu'il est don de Dieu.

La vie se donne là où se nouent les entrailles de la femme et les reins de l'homme, dans la génération humaine. Et là où elle se donne, elle est offerte au refus.

L'entre-deux du sexe où apparaît, tête première, le corps de l'enfant, est aussi le lieu de l'alliance. Dans la génération humaine, corps et parole ne font qu'un : un corps qui parle en vérité ne peut dire qu'une Parole qui fait Corps.

Et tout ce qui, dans la génération humaine, ne va pas être ordonné à la Parole qui fait Corps et que l'homme chante, va pervertir cette génération. Le chant de la chair est perverti lorsqu'il ne fait plus entendre la parole qui fait l'homme à la ressemblance de Dieu et le répand en la répandant sur toute la surface de la terre.

La génération selon la chair seule peut alors s'opposer jusqu'à la plus dérisoire des caricatures, à la génération selon l'esprit. L'Esprit, lui, engendre le corps de l'homme en devenant sa propre Chair.

Ce corps de parole et de désir, la génération des hommes l'a *perdu* dans la mesure où l'homme, dans la femme, a voulu se concevoir selon sa propre image hors de la Parole génératrice de vie, sans Autre.

Ce corps de présence à l'Autre, ce corps de présence de l'Autre en moi est perdu dès l'origine. Notre propre Corps nous manque encore et notre corps charnel le manifeste. Ces cris balisent le chemin de la désespérance. Nous aspirons au pardon, au don renouvelé d'un corps vivant jusqu'à le demander dans la reconnaissance de la Parole qui, seule, peut advenir en moi pour qu'à nouveau et pour la première fois la chair devienne corps d'homme selon l'esprit de Dieu.

« Qu'il me soit fait selon ta Parole », telle est la première marque de la demande du pardon touchant à la génération de l'Homme.

Au pied de la Croix, en son corps de femme, souffrant de mort de fils, tel Abraham, Marie reconnaît dans le glaive qui la transperce, le don du corps de l'Homme selon l'Esprit de Dieu incarné en elle. Elle reconnaît ce don dans le pardon issu des lèvres et du cœur de son fils mort selon la chair.

Seul celui qui peut mourir en pardonnant l'injustice dont il meurt, seul celui-là aime ses ennemis et vit selon Dieu. Et la femme de douleur qui peut être jusqu'au bout le *témoin* d'une vie qui se donne sans repentance, sans trace d'accusation, de honte ou de colère révèle au monde que ce qui se conçoit en elle vient de Dieu, le Père.

Quant à nous, sur le chemin qui nous conduit à la contemplation de ce fils né d'une mère vivant de Dieu et tué par des hommes aveuglés par leur prétention légiférante, il nous faut traverser des océans d'effroi, d'impatience et de ressentiment.

Et qui peut nous guider dans cet exode ?

Comment ne pas être englouti sous le flot de l'invasion du mal en notre chair... ou sous le reflux des eaux ténébreuses de la revendication et de la révolte de l'esprit ?

Si la génération humaine est pardonnée en cette femme, Marie elle, ne cesse de donner la vie à son fils et Dieu ne cesse de la couvrir de son ombre, de cette nuit originelle où sa Parole conçoit le Corps du Fils, dans l'Esprit d'amour. De la nuit de l'esclavage, il tire aussi son peuple. Et de l'esclavage de la nuit du péché, il tire à nouveau tout homme qui se laisse aller à l'espoir de vivre jusqu'à demander pardon.

Dans le corps de Marie qui dit ' oui ' à la vie sans préserver le moins du monde son image, la génération humaine se trouve pardonnée d'un pardon qui dit que le don est don et qu'il n'a pas d'autre raison que l'amour.

D'être à nouveau et toujours pour la première fois pardonnés, la chair et l'esprit dévoyés recouvrent la virginité du désir perdu dans la génération pervertie : ils font corps de parole.

#### MARIE-MADELEINE, LE PARDON DE LA CHAIR

La prostitution s'inscrit dans la ligne de la génération perverse. De quelque côté qu'elle s'affiche, la prostitution ' met en avant ' la chair ou l'esprit pour contrefaire, dans l'orgueil du plaisir ou de la volonté, la vérité du corps ordonné à la liberté de la parole, à la louange de Dieu. L'homme se prostitue dans la chair en la pro-stituant jusqu'à l'orgie qui pulvérise le corps et lui refuse d'être le lieu d'une parole vivante. Mais il se prostitue aussi dans l'esprit en pro-stituant le langage et les mots jusqu'à la mondanité qui avorte la parole et lui refuse d'être le lieu d'une chair en-visagée, d'un visage.

On reconnaît les effets de la prostitution à ceci : elle dédouble le corps de l'homme et rend dérisoire sa résonance de joie.

Avec elle, la phrase de saint Jean : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime » se distord en grimacerie. Elle devient : « Rien ne donne plus la vie que de donner son corps pour de l'argent ou du plaisir », ou à l'inverse : « Rien n'a plus de valeur que de donner ses idées ou son esprit pour de la considération morale, scientifique, politique ou religieuse ».

Détournement de la chair ou de la parole, la prostitution torture et tue le corps de désir, elle le réduit à l'objet imaginaire auquel nous aurions à nous identifier dans le fallacieux espoir de nous 'faire être' ou de 'faire' l'amour ! Elle devient mensonge en acte : elle prétend chanter le corps humain, dans sa chair ou dans son esprit, là même où elle le défigure et le vide de son sang. L'exaltation imaginaire de la chair ou de l'esprit est toujours crucifixion du corps de l'homme. La soif du désir jamais ne s'y étanche, au contraire elle s'y avive.

Cet avivement de l'amour, nous ne pouvons le signifier que comme acte de pardon, acte qui suscite à nouveau le don de l'être dans un corps perdu, fasciné par la chair seule ou par l'esprit seul, mais dans les deux cas corrompu.

Quant à nous, sur le chemin qui nous conduit à la rencontre d'un corps de femme perdue, devenue au contact de Jésus, et jusque dans sa disparition, femme éperdue d'un corps, celui du Christ qui la baptise de son vrai nom de Fille du Père, Marie, en se séparant d'elle pour rejoindre le même Père dont il est le Fils, sur ce chemin, il nous faut traverser la mer des préjugements, de la fausse pudeur et des semblants de dignité.

Si ton œil est lumineux, si la lumière est dans ton cœur, tu reconnaîtras la lumière, dans les gestes vivant d'amour du corps, dans ses larmes et ses baisers, dans ses dépenses de parfum. Tu reconnaîtras les effets du don chez ton frère dans la mesure où tu auras toi-même accepté le pardon et que ton cœur ne sera plus nourri de la méfiance haineuse de l'image des autres et de soi, condamnée au nom d'une Loi et d'un regard sans pardon.

Mais qui peut nous conduire au seuil de ce retournement d'amour ?

Comment ne pas être englouti sous le flot de la culpabilité dévorante... ou sous le ressac des accusations qui ne visent les autres que pour mieux nous atteindre inconsciemment ?

Si cette 'fille de joie' retrouve la joie éperdue du premier amour, elle est, contre toutes les apparences légales, rendue à la vérité d'un corps, le sien, res-suscité, promis à la rencontre désirée du Bien Aimé du *Cantique des Cantiques*.

Un corps délivré de son image et livré à la rencontre d'un amour qui ne soit pas son reflet, c'est bien ce corps auquel nous aspirons comme à la révélation de l'Amour dans la création.

Ce corps, à ce point humainement désiré qu'il est 'divin', Marie, la Madeleine, l'a touché, mais elle ne s'y reconnaîtra vraiment que lorsqu'il ne se laissera plus toucher, et que, tout transfert imaginaire étant délié, la voix qui la nomme en vérité lui donnera la parole qui la lie au peuple de ses frères plus qu'à la chair d'aucun homme. Dans la génération d'une assemblée, dans la prière et dans la joie, l'Esprit fait Corps.

Dans le même acte, elle est rendue à elle-même et témoigne du corps d'amour qu'elle cherchait depuis le début et jusqu'en sa chair dévoyée.

Désormais, elle ira vers les hommes avec son corps, non pour leur livrer sa chair, mais pour proclamer la parole qui l'a délivrée, celle de la vie attestée dans le pardon. « Va leur dire que je monte vers mon Père et votre Père ».

#### PIERRE, LE PARDON DE LA PAROLE

Le reniement consiste à déclarer faussement que je ne connais pas celui que j'aime et qui m'aime. Il est provoqué par la peur de la mort ou de l'épreuve qui guette l'ami. Il cherche à éviter le risque dans lequel mon corps se trouverait pris si je reconnaissais celui qui me connaît d'amour. C'est ainsi qu'à l'exemple de Pierre et pour préserver notre peau, nous nous renions en reniant la rencontre qui nous fait vivre d'amour et qui nous avait fait jurer : « Je suis prêt à aller avec toi et en prison et à la mort ».

Subtilement, la peur nous presse en d'indéfinies chicanes où les certitudes de l'assurance en soi-même se retournent en dénégations et en trahisons renouvelées. La crainte de la mort nous agite : nous préférons nous chauffer au feu de ceux qui la donne que de partager le frisson de celui qui la reçoit... et la trahison consiste à accompagner son ami à la mort en se trouvant du côté de ceux qui sont ses ennemis au prix d'un refus de témoigner. Toujours la peur donne valeur de réel à l'imaginaire, à ce que nous imaginons qu'il va nous arriver. Par là, elle justifie n'importe quel mensonge et précipite dans la mort que nous voulions éviter, ou, plutôt, dans une mort pire que celle que nous voulions éviter. Par la peur la mort nous tient 'soi-disant' vivant dans la fascination de son rien... en laissant miroiter notre propre image et la nécessité de sa permanence comme si c'était elle qui nous faisait vivre et non le don de l'amour qui nous donne corps et sans lequel elle n'est pas.

Là où Marie-Madeleine est engloutie dans la parure de la chair jusqu'à la perte de son identité de femme selon Dieu, Simon, fils de Jean, se laisse cisailer par l'effet de boomerang d'une prétention d'amour qui lui revient sous forme de trahison mortelle. « Je te suivrai jusqu'à la mort... Je ne connais pas cet homme ». Dans la même bouche, il y a 'oui' et 'non'. Il se croyait du côté de la justice et voilà qu'il est touché au cœur par le Malin. Comme Judas.

Mais à l'inverse de Judas, il sera trouvé à l'endroit du pardon, car il ne quittera pas le lieu de sa faute : son corps de chair en larmes et, aussi bien, le peuple des hommes avec lequel il fait corps... Du cœur du mensonge - « Je ne connais pas cet homme » - le pardon fait jaillir les larmes - « Tu sais tout, tu sais que je t'aime » - . Comme le peuple s'en remet à Dieu, Pierre s'en remet au Christ qui le connaît d'amour : il a décelé l'annonce du reniement dans la protestation de fidélité, mais il sait qu'à travers l'épreuve de la faute, Pierre l'aime et l'aimera jusqu'à la mort. Car Dieu est en lui, non Satan.

Jésus, ressuscité, reconnaît le Père dans le cœur de Pierre, comme Pierre, dans le mensonge, a reconnu le Dieu vivant dans le regard du crucifié.

L'amertume des larmes de l'homme pécheur n'a plus rien à voir avec la loi qui le condamne, elle lui rouvre les yeux sur l'amour du Christ qui demeure en lui comme un don qu'il ne savait pas encore. Avec le pardon qui révèle ce don à travers la bourrasque de toutes les peurs, il se laissera conduire en ce lieu de l'amour où la crainte de Dieu bannit à jamais la crainte de la mort et quand bien même on donnerait sa vie pour lui !

Dans la contemplation de cet ami relevé de sa trahison par le regard de celui-là même qu'il trahit, rendu à la parole d'amour où il est rejoint malgré le mensonge, nous nous percevons sur le fond des fausses assurances mises en nous-mêmes ou dans nos actions. Nous nous réjouissons de ce que les esprits nous sont soumis au lieu de nous réjouir de ce que nos noms sont inscrits dans les cieux, dans la simplicité du cœur qui fait tressaillir de joie sans raison, sans que nous y soyons pour rien, par amour.

#### LES PÈLERINS D'EMMAÛS, LE PARDON DE LA POLITIQUE

La construction du monde, l'édification d'un peuple, ce qui règle la vie des hommes dans la Cité n'ont de raison, en définitive, que dans la visée et l'espoir que s'établisse, pour tous et pour chacun, un ordre où règnent la justice et la paix.

Toute tentative politique digne de ce nom cherche à instaurer la paix du peuple sur les bases d'une justice effective. Pour qu'un peuple soit délivré de l'asservissement du dedans comme du dehors, il faut que les lois qui le régissent soient justes. Pour Israël, ces lois ne peuvent qu'en appeler aux Ecritures qui l'enracinent dans le don de la loi fait par Dieu au peuple en la personne de Moïse. Quiconque se lève, du milieu du peuple, en cette place-là, fait renaître l'espoir de la délivrance.

Mais si les autorités responsables livrent à la mort celui qui est puissant en œuvres de justice et de miséricorde et en paroles de vérité qui leur sont accordées, c'est avec l'innocent qui meurt l'espoir même qui s'éteint et le peuple qui se défait !

Si les yeux sont empêchés de reconnaître le juste, de quelle lumière peut donc être parcouru le visage de ceux qui cherchent la justice ? Autant croire à des histoires de femmes qui déclarent vivant, présent parmi nous, l'innocent de Dieu qu'on a fait mourir pour consommer son exclusion d'entre nous !

Sur le chemin où nous conduisent les pèlerins d'Emmaüs, hors de Jérusalem, nous mesurons la vivacité de l'espoir né du désir de justice qui monte en chacun d'entre nous et de la rencontre d'un homme désintéressé, « puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant les hommes ». Mais nous mesurons aussi le désespoir né du constat que celui qui peut délivrer le peuple en délivrant le désir captif au cœur de chacun est lui-même livré sans raison à la condamnation et à la mort.

A qui s'en remettre ? et pour quoi ? si le désir de justice qui sourd au cœur de l'homme n'est qu'une illusion ?

Comment faire passer ce monde à l'effectivité d'un monde meilleur ? et en appartenant à quel peuple ?

Et quel sens donner à l'Histoire ?

Autant s'en désintéresser et partir. Mais où irions-nous ?

Avec les pèlerins d'Emmaüs qui méconnaissent le ressuscité dans leur fuite, au creux de la lassitude, il nous faut traverser la mer des injustices qui nourrissent nos déceptions et leur donnent l'allure de justes revendications.

Qui peut nous guider sur cette route qui parcourt les lieux de combat du monde, sans que nous perdions cœur ? Et quelles armes prendre pour nous assurer la victoire ? L'épée que nous sommes tentés de dégainer pour défendre le juste, il nous faut la remettre au fourreau. Notre glaive est celui de la Parole gardée et mise en pratique jusqu'au bout.

Les deux hommes, déçus par l'effondrement d'une politique instaurant le règne de la justice, sont rejoints dans leur fugue par une présence qui leur ouvre les Ecritures et le cœur. La brûlure de l'esprit de feu qui s'y révèle leur rend l'intelligence de la foi ; ils reconnaissent, à la fraction du pain, celui dont le Royaume n'est pas de ce monde et ne s'établit pas par la force ou par la ruse. Ce Royaume n'est fondé que sur la justice de Dieu et la loi qui la régit est l'amour dont témoigne sa parole toujours en acte. Qu'il crée, qu'il ressuscite ou qu'il pardonne, cet acte est toujours le même : celui du plus grand amour d'un Dieu qui donne sa vie pour ceux qu'il aime. Et face à cet amour, le mensonge, l'injustice et la mort ne peuvent rien d'autre que de révéler que la vérité, la justice et la vie dont l'homme vit... jusque dans le mensonge, l'injustice et la mort... sont de Dieu qui engendre en humanité son Fils, depuis l'origine et jusqu'à la fin.

La vie de l'Homme est vie de Dieu au cœur et au milieu de ceux qui trahissent et crucifient l'Homme-Dieu.

Celui qui est mort à cause des hommes est mort d'amour pour Dieu. Sans accusation, sans honte ni colère, il est demeuré dans la louange, la Parole de Dieu est demeurée en lui, dans son Corps. Et son Corps rompu laisse se répandre la vie de la Parole dans le monde, cette Parole qui fait Corps d'Homme... et dans laquelle tous les hommes font Corps de Dieu.

Seule la Résurrection donne le sens du pardon. Et seul le pardon donne le sens de la Résurrection. Celui qui pardonne au nom de Dieu ressuscite car il vit et fait vivre de la vie même de Dieu. Il est le serviteur de Dieu. Il établit son Royaume de Justice non plus sur la loi, mais sur le pardon.

#### LE PARDON : LE CHANT DU SERVITEUR SOUFFRANT

« Qui croirait ce que nous entendons dire ? » (Isaïe 53,1), qui croira ce que nous disons : que celui « qui s'est livré lui-même à la mort et a été compté parmi les pécheurs »... « supportait », en fait, « les fautes des multitudes et intercédait pour les pécheurs » ?

Qui croira que « par ses souffrances, le Serviteur de Dieu justifie les multitudes » ?

Qui croira que le juste qui meurt injustement en pardonnant à ceux qui le tuent, en ne défendant pas son droit selon la loi, témoigne qu'il n'y a d'amour de Dieu que dans l'acte de donner sa vie pour ceux qu'on aime, quand bien même ils s'imaginent qu'ils sont le peuple de Dieu... alors qu'ils ne savent pas ce qu'ils font ? Qu'ils ne savent pas le don de Dieu, sa loi d'amour ?

Qui croira que cette mort d'amour est l'acte équivalent et inverse d'une création d'amour ?

Seul celui en qui Dieu demeure, celui qui garde la parole de Dieu et la met en pratique, celui dont le corps vit de l'Esprit qui est don sans repentance et qui supporte la condamnation que l'autre lui inflige en se trompant d'adversaire, seul l'Homme de Dieu ou Dieu en l'homme croit cela.

Seul, celui qui est vraiment le Fils de Dieu peut vivre de cette foi jusqu'au bout, mais aussi tous les hommes, tous ceux qui croient qu'il est le Fils de Dieu et auxquels il a manifesté que le corps humain est le Temple de l'Esprit, le lieu où le Père et le Fils se rencontrent, le lieu de l'acte éternel qui crée l'homme et qui loue Dieu.

Ce Corps-là est ressuscité dans le pardon du mensonge originel. Le refus d'Adam et d'Eve consiste en ceci : ils ne veulent voir dans la Création qu'un rapport de puissance et de mort. Ils ne veulent rien savoir de l'Amour.

En manifestant à nouveau la vérité de l'acte créateur de Dieu, la Résurrection dit que Jésus-Christ est le second Adam, c'est-à-dire le Premier-né de toutes créatures, celui que le mensonge du premier Adam ne cesse de dissimuler dans les plis et les replis de l'Histoire.

Et tous les hommes qui vivent et se réunissent au nom de cet Homme-là, qu'ils le sachent ou non, édifient le Royaume de Dieu, celui d'une Terre Nouvelle et des Cieux nouveaux.

En lui, le rapport des hommes entre eux et de tous les hommes avec Dieu se trouve pardonné.

Dans le Royaume de ce Seigneur, le Juste qui souffre et meurt d'injustice sans s'en prendre au don de la vie qu'il reçoit du Père... jusqu'à en mourir, ce Juste est Roi. Mais l'injuste qui souffre et qui meurt en justice et qui reconnaît, en ce chemin, la royauté du juste, accède au Royaume de Dieu.



Discerner la mort qui ne tue pas de celle qui tue fait sortir de la confusion dans laquelle nous plonge l'apparente victoire de la mort.

« A la vue de ce qui s'était passé, le centurion glorifiait Dieu, en disant : ' Sûrement, cet homme était un juste !' »

Ainsi, et même à son insu, inconsciemment, l'homme en qui s'opère ce discernement rend gloire à Dieu.

Tout homme « né de l'Esprit » (*Jn 3,8*) reconnaît la justice du Royaume de Dieu dans l'innocent persécuté qui meurt au milieu des malfaiteurs en demandant pardon pour ceux qui le tuent sans savoir ce qu'ils font.

Il obtient du Dispensateur de toute vie de contempler dans la mise en croix du juste l'acte de l'Esprit de Dieu s'humiliant jusqu'au bout pour que Dieu vive dans les hommes et l'Homme en Dieu.

Alors tous les hommes nés de l'Esprit, pardonnés, sont appelés à réaliser le peuple des enfants de Dieu en son Fils. Ils ne vivent ni ne meurent pour eux-mêmes (*Rm 14,7-9*).

Denis VASSE  
à Lyon

---

Ces émissions sur les Récits de la Résurrection sont disponibles en films 16mm optique, super 8 et cassettes vidéo. Renseignements : F. REY ou J. HERBELÉ, Centre Sèvres, 35 rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>. (544.58.91).